

COLLECTION  MATAGOT

**ELI ESSERIAM**

# **APOCALYPSIS**

**CAVALIER BLANC :  
ALICE**

**- EXTRAIT -**



# APOCALYPSIS

*CAVALIER BLANC : ALICE*

*(octobre 2011)*

*CAVALIER ROUGE : EDO*

*(janvier 2012)*

*CAVALIER NOIR : MAXIMILIAN*

*(mai 2012)*

*CAVALIER PÂLE : ELIAS*

*(mai 2012)*

*OMEGA*

*(septembre 2012)*

*aux miens, les Heim-Longhi-Fournier.*

*à Fred Ricou, Mélanie Ebel-Trabelsi*

*& Raphaël Schindler.*

Illustration de couverture : Aurélien Police

© 2011 Matagot

Tous droits de traduction, de reproduction  
et d'adaptation réservés pour tous les pays.

***Et mon Créateur vint s'adresser à son humble serviteur endormi, aux nuits de sa captivité, afin de lui tenir ce discours :***

*« Quand les temps s'achèveront, au crépuscule du Monde, rien de ce qui se déroulera n'aura été vu par un regard d'Homme. Les signes annoncés à Jean le bien-aimé se réaliseront et tous sauront que ma Parole est juste et bonne. Garde mes mots dans ton oreille car il te faudra répéter cet enseignement aux générations pour qu'il se répande comme les eaux du temps de Noé.*

*Au jour du Jugement, tous devront être prêts à se présenter devant Moi. Ils seront escortés par les Quatre Êtres dont la seule vision emplira d'épouvante l'homme corrompu et rassérènera le juste de cœur.*

*Le premier Être ressemblera à l'ange, beau et pur de figure. Son esprit sera semblable à un écheveau que le meilleur tisserand d'Égypte ne saurait démêler. Son intelligence sera l'in-*

*fini : insondable par l'Homme. Je ferai descendre sur lui le sceau de la Fin, pour le rendre distinct d'entre tous et provoquer grande crainte parmi eux. Là où bat le sang de sa vie, Je poserai la Marque.*

*Il sera le premier. Son frère en sagesse est Salomon. Son frère en courage est David. Son frère en ruse est Joseph.*

*Sa croissance se fera loin de son père, loin de sa mère, comme jadis Moïse recueilli par la fille de Pharaon. Il n'aura besoin d'aucun Homme et ne trouvera grande consolation qu'en Moi. Il sera le pouvoir et la force. Il sera la conquête et la victoire. Telle est ma promesse pour le Monde présent, Saul. Pour le Monde passé et le Monde à venir. »*

**Saul de Tarse (né en 8 à Tarse – mort en 67 à Rome)**

**Extrait de Prophéties des Songes, écrits retrouvés sous l'Église San Paolo alla Regola à Rome.**



PARTIE 1

*« Et ma vision se poursuivit. Lorsque l'Agneau ouvrit le premier des sept sceaux, j'entendis le premier des quatre Vivants crier comme d'une voix de tonnerre : « Viens ! » Et voici qu'apparut à mes yeux un cheval blanc ; celui qui le montait tenait un arc ; on lui donna une couronne et il partit en vainqueur, et pour vaincre encore. »*

Apocalypse 6, versets 1 & 2.

\*\*\*

*« Nous aurons le destin que nous aurons mérité. »*

Albert Einstein.

\*\*\*

*« Alice, c'est l'heure ! »*

Chaque matin, c'est pareil. Maman croit qu'il est nécessaire de venir me réveiller. Elle ignore que je ne dors pas. Je ne dors quasiment jamais. J'ai cessé quand je me suis rendue compte que c'est tout à fait superflu. L'unique utilité du sommeil est la mise au repos de notre cerveau. Le mien est une mécanique bien huilée qui ne s'enraye en aucune circonstance. Je pourrais tenter de m'assoupir mais cela reviendrait bêtement à perdre des heures précieuses, allongée et les paupières closes.

Je ne souffre pas de la fatigue. Je ne me l'explique pas. J'ai lu un jour que les requins ont cette particularité. Ils ne

dorment pas. Leurs petits yeux noirs et fixes ne se ferment jamais. Ils se tapissent dans les fonds marins et attendent simplement, entre deux repas sanglants. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça, ce matin. En vérité, je pense à un tas de choses, tout le temps. J'ai une sorte de mémoire informatique, avec scanner et magnétophone intégrés. En dépit du fait que je n'y investisse aucune énergie et que je ne fournisse pas le moindre effort, j'enregistre toutes les données et informations qui coulent dans mes conduits auditifs ou passent devant mes yeux.

Papa m'appelle Alicationnaire. Ça le fait rire. Il est touchant. Il paraît que je suis comme ça depuis toujours.

« Alice ? Tu es levée ? »

Bien sûr que je suis levée. Je suis prête depuis des heures. Je jette un coup d'œil au miroir avant de sortir de ma chambre. Parfaite. Nul ne se douterait que je n'ai pas dormi depuis plus de quatre jours. Je réajuste une mèche de mes cheveux blonds. Non que je sois coquette mais je déteste être débraillée. Je laisse le look faussement négligé, mais consciencieusement étudié, à la horde d'épouvantails humains qui peuple mon lycée.

Je descends les escaliers en ajustant ma besace lourde de mon ordinateur portable. Je l'ai bricolé pour qu'il soit le plus performant possible. Il contient mes manuels, mes devoirs, tout ce qui est nécessaire à ma scolarité et bien plus encore. J'ai eu un peu de mal à le faire accepter à mes professeurs mais ils ont bien été obligés de s'adapter. Ce sont les autres qui s'adaptent à moi. Pas l'inverse.

« Je t'ai pressé une orange ! C'est plein de vitamines, ma chérie ! »

J'étouffe un soupir et une envie difficilement repres-

sible de lui dire que oui, essentiellement de la vitamine C. L'orange appartient par ailleurs au groupe des agrumes, avec le citron, le pamplemousse et la bergamote. On décompte nombre de variétés, parmi lesquelles la bigarade, la jaffa, le navel, la sanguine, la valence, la raphaëla ou l'ambersweet. Historiquement elle vient de Chine mais elle est désormais surtout produite aux États-Unis et au Brésil. Immédiatement me viennent des notions de calibre, prix au kilogramme, rendement par arbre fruitier.

Je peux sentir la texture de l'écorce, le crissement subtil quand on épluche le fruit. Je peux deviner le nombre de pépins contenu dans chaque quartier. Des recettes de mousses, gâteaux, sirops et marmelades m'apparaissent. L'image d'un tableau de Cézanne. La carte de la ville d'Orange. Le film « Tintin et les oranges bleues ».

Mais je choisis de me taire, une fois de plus. Ma mère, à l'image de la plupart des gens, subit les corrections et tentatives d'amélioration de ses connaissances comme des humiliations. Je sais que maman est sensible et légèrement complexée par ses lacunes. Elle ne dit jamais que je suis un génie. Elle préfère des termes plus flous, vagues. Diplômates. « Précoce », « vive d'esprit », « mature ». Elle a toujours refusé que je saute des classes et n'a accepté l'évaluation de mon quotient intellectuel qu'à contrecœur, vaincue par l'enthousiasme et la curiosité paternels. J'avais dix ans et j'ai obtenu 164. 4 points de plus qu'Einstein. 1 de moins que Mozart. Ce serait flatteur si j'apportais autant de crédit que mes parents à ce type de tests ineptes.

« Je préférerais un café, maman, si tu veux bien. »

Elle n'aime pas ça. Ces signes avant-coureurs de l'âge adulte. Elle aurait probablement adoré que je reste une

enfant friande de chocolat chaud et de balançoire. Le hic c'est que je n'ai jamais été réellement attirée par le chocolat. La découverte gustative passée, cela ne présentait plus grand intérêt. Quand aux balançoires, ce mouvement de va-et-vient simpliste distrait probablement les enfants ordinaires et un peu niais, moi non.

J'avale rapidement mon café noir. Il est assez mauvais, il faut bien le reconnaître. J'embrasse maman et je pars. Je déteste être en retard. L'exactitude est la politesse des rois, paraît-il. J'aimerais rencontrer Elizabeth II pour m'assurer de la véracité de l'adage. En tout cas, elle est ma politesse à moi.

Il ne faut pas croire que je sois excitée ou particulièrement heureuse de me rendre au lycée. Je n'ai pas d'amis. C'est le sort dévolu aux élèves un peu différents, j'imagine. J'ai bien analysé les raisons du rejet collectif dont je suis l'objet. Mon intelligence est la seule explication à ma solitude, même si je concède que mon mépris de la médiocrité y est aussi pour quelque chose.

Je ne suis pas grande gueule. Je n'ai jamais fréquenté le copain d'une autre fille. En fait, je n'ai jamais flirté tout court. Je ne suis pas violente, ni gratuitement insultante. Je ne suis pas laide. Je suis même très jolie, je pense. Attention, je ne m'en vante pas parce que je n'en tire pas la moindre fierté. La beauté est une chose très surfaite. Ça ne requiert aucune compétence, pas le moindre talent ou mérite. J'en veux pour preuve la quantité de belles filles totalement idiotes à déplorer ou la masse de jolis garçons bêtes comme une valise sans poignée.

D'ailleurs...

« Salut Alice! Je te dépose ? »

Une règle de l'Univers veut que les ânes bâtés de terminale, même les redoublants, parviennent toujours à décrocher leur permis de conduire. Comme quoi, cela relève plus de réflexes instinctifs que de l'intellect à proprement parler. Je suis prête à parier que des chimpanzés habilement entraînés arriveraient au même résultat. Nos cadors du lycée conduisent généralement une épave sur châssis, faisant vrombir leurs moteurs souffreteux et asthmatiques comme s'il s'agissait là d'un exploit en soi.

« Non merci. Je préfère marcher. »

« Allez, Alice ! Ne te fais pas prier, grimpe ! »

Personne ne m'a jamais offert de me conduire au lycée. Je devrais peut-être saisir l'opportunité. Par pure économie de mon énergie. Et puis, je n'ai pas envie de lutter.

« Ah voilà ! Tu deviens raisonnable ! »

Je ne suis pas dupe. Je suis une paria. Un rebut. Je ne fais même pas partie de la plus petite des castes sociales de mon bahut. L'enseignement général a ceci de commun avec l'Inde qu'il compte aussi ses Intouchables. Ces êtres condamnés, par l'élite ou le karma, à n'être que des sous-crottes, dans cette vie et les prochaines. Inutile de se débattre : l'impopularité est un sable mouvant impitoyable. Plus on lutte pour s'en extraire, plus rapide sera l'ensevelissement. Je fais donc la planche.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Luc ? »

Ce garçon porte merveilleusement bien son prénom. Il suffit de le lire de droite à gauche pour comprendre pourquoi.

« Quoi ? Mais rien ! Tu crois que je ne peux pas te rendre un service comme ça, juste pour le plaisir ? J'avais envie de discuter un peu avec toi, c'est tout ! »

Oui. Bien sûr. Et d'éventuellement m'amadouer afin que je rédige pour toi le devoir de philosophie qui te permettrait d'échapper à l'échec cuisant de ton trimestre. Un ratage de plus qui ne serait qu'une préparation à celui de ta vie dans sa globalité.

« Tu as besoin de moi pour la philo. »

Il gigote. J'ai remarqué ça, chez les menteurs et les mauvais manipulateurs. Leur corps bégaie et hoquète pour eux. C'est assez pathétique à observer. On dirait un poisson dans l'épuisette. Sa bouche ronde s'ouvre puis se ferme, indécise et hésitante, lui conférant un air de flétan sur le grill.

« Je n'y avais pas pensé mais maintenant que tu m'en parles, c'est vrai que ce serait sympa de me donner un coup de main... »

Prévisible. Ennuyeux. Et hypocrite. Tout pour plaire, définitivement. Les grilles du lycée sont visibles. J'allais bientôt m'extirper de la voiture de Luc, triathlète, gagnant de tournois interscolaires, fierté de notre proviseur frôlant le nanisme. Cette admiration était parfaitement cohérente : tout ver de terre se rêve *boa constrictor*. Notre directeur aux complexes freudiens, du bas de son mètre cinquante, enviait légitimement tout homme ayant pu le soulever en guise d'haltère. Si j'étais n'importe quelle autre fille, ma popularité serait remontée en flèche illico presto du fait de mon arrivée aux côtés de Luc. Mais je suis moi. Alice Naulin. Ça ne me rendra donc que plus détestable et raillée.

« Écoute moi bien, Luc et efforce-toi de potentialiser tes maigres ressources intellectuelles, parce que je n'ai aucune intention de me répéter. Je ne t'aiderai pas. Pas

par méchanceté ou malveillance. Par bon sens. Améliorer tes résultats est aussi vain que tenter de vider la mer avec une petite cuillère. Ça n'a pas le moindre intérêt. Tu souhaites faire quelque chose d'utile pour ton avenir ? Entraîne-toi à nouer tes lacets. Ça te sera très profitable quand tu seras vendeur de chaussures dans une boutique d'usine. Et attention, ne triche pas : évite les mocassins et les fermetures à scratch ! »

Je sors calmement du véhicule, sans craindre la moindre injure en représailles légitimes. Le temps que le sens de mon petit laïus atteigne l'encéphale de Luc, il sera l'heure de déjeuner.



Je me suis longtemps demandée ce qu'il y avait de plus pénible que des camarades hostiles. Marie Létang m'apporta la réponse sans le savoir. La compagnie d'élèves stupides et bien pensants est une torture tellement plus raffinée et subtile...

De toute ma vie, aussi courte soit-elle, je n'ai jamais rencontré un être humain aussi génétiquement proche du gastéropode. Probablement soucieuse de mon bien-être et voulant me faire le don précieux de l'amitié, elle me suit comme la misère s'attache au monde. Elle me pose des questions creuses, pseudo-existentialistes, certainement dans le but de me faire comprendre mes problèmes relationnels.

« Alice, tu ne te demandes jamais pourquoi tu es si solitaire ? »

« Non. »

« Tu devrais peut-être ? »

« Marie, je ne me le demande pas parce que je connais parfaitement la réponse. »

« Ah ! Je serais curieuse que tu m'éclaires ! »

« La solitude m'épargne la compagnie assommante de personnes asphyxiantes d'ennui. Elle me préserve des interrogations niaiseuses et pète-noix. Elle me dispense de bavardages épuisants. Elle m'évite cet agacement nauséabond que je sens monter en moi à cet instant précis. Tu comprends ce que j'essaie de te signifier, là, Marie ? »

Elle hoche la tête, en déglutissant. La déglutition, à certains moments-clés d'un entretien, est l'expression d'un sentiment de honte manifeste ou d'un désir sexuel très perceptible. N'étant probablement pas le genre de la demoiselle, je suppose que je venais de l'embarrasser. J'espère secrètement que cela suffira à la décourager. Que nenni.

« Je suis désolée. Excuse-moi. Je joue les moralisatrices alors que je devrais respecter ta souffrance... C'est vraiment maladroit. »

« J'ignorais la souffrance avant de subir ta présence. Tu m'épargnerais beaucoup en t'abstenant à l'avenir de m'imposer ce genre de pseudo-échanges. Merci quand même, je ne doute pas que c'était bien intentionné. Mais tu sais ce qu'on dit : l'enfer est pavé de bonnes intentions. Tu viens de carreler toute une cuisine, Marie. »

À cet instant précis, je surprends un souffle. Une expiration nasale, pour être tout à fait précise, le signe d'un gloussement contenu, d'un rire réprimé. Je me retourne et découvre celui qui en est de toute évidence l'auteur. Virgile Lizerman. Un autre paria. Moins que moi, cela va sans dire. Je suis devenue l'échelle qui permet de les

grader. Un sentiment furtif passe comme une vague. Quelque chose qui ressemble à de la complicité, une sorte de connivence surprenante, de communion. En toute probabilité, l'amitié doit ressembler à ça. Ça n'a pas l'air désagréable, en fait. Mais bon, pas non plus de quoi sacrifier père et mère.

J'ai dit la vérité à Marie. Aussi étrange que cela puisse paraître, j'ignore tout de la souffrance. Théoriquement, je sais ce que cela signifie et implique, évidemment. Mais je ne l'ai jamais éprouvée. J'observe les micro-tragédies qui secouent parfois le lycée comme d'autres se postent devant les cages d'un zoo. Je peux voir, de-ci de-là, de parfaites babouines se chercher des poux dans la tête, se disputant le mâle dominant, simplement soucieux d'éplucher sa banane... Parfois, des ersatz de paons font la roue, dans une parade amoureuse qui manque singulièrement de superbe. Dans un simili règne animal, les aspirants lions courent des gazelles qui n'ont pas l'instinct de s'enfuir. On peut parfois voir des lamas en jogging crocodile cracher en rythme près du coin fumeur. Des filles hippopotames moulées dans des motifs léopard, reluqués par des types avec des yeux tristes de koala.

Ces manifestations bestiales de colère, de chagrin affiché ou d'élan amoureux me laissent circonspecte. J'ai décidé de classer tout ça dans un seul et même dossier baptisé « hystérie ». Seule ma curiosité est piquée, pas mon affect. D'ailleurs, cette absence d'affect m'a inquiétée, fut un temps. Maman l'impute à ce qu'elle appelle « mon passé ».

Elle a peut-être raison, si l'on considère la vie *in utero* comme un « passé ». J'ai été adoptée. Ma génitrice a probablement décidé de mon abandon dès ma conception. Je

suis née sous X. Moi qui suis tellement douée en arithmétique, cet X là est l'inconnue de la seule équation que je ne parviens à résoudre.

Je ne suis pas en quête de mes origines. Pourquoi me préoccuper de ce genre d'inepties ? Pour savoir si j'ai le nez de mon oncle ou les yeux de ma grand-mère, à qui je ressemble ou si je risque de développer un cancer du sein dès quarante ans ? Peu m'importe. J'ai le nez et les yeux d'Alice Naulin, fonctionnels et efficaces. Je ressemble à Alice Naulin. Et si je dois avoir un cancer, l'escompter ne me sera d'aucune utilité.

De plus, j'ai toujours eu le sentiment confusément prégnant que je mourrais jeune et de façon peu ordinaire. J'ignore pourquoi mais je peux l'anticiper aussi facilement et assurément que mes résultats au test de chimie ou la note de ma dernière dissertation. J'adore les probabilités, les statistiques. C'est un jeu pour moi. Je me laisse une marge d'erreur de 0,2% mais, selon toute vraisemblance, je n'atteindrai pas mes vingt ans.

## Ω

« Tu es prête à te faire massacrer Alice ? »

Ce genre de questions ne m'inspire aucune peur. Je ne crains personne. D'autant plus que l'expérience joue en ma faveur. D'aussi loin que remontent mes souvenirs, mon père ne m'a jamais battue aux échecs.

Chaque soir, nous avons notre moment rien qu'à nous, autour du damier. Ça ne nous prend pas un temps fou, étant donné l'issue prévisible : ma victoire. J'en tire une relative satisfaction, lui, la certitude d'un échange privilégié. J'ai beau avoir un amour totalement unique pour

lui, je ne lui accorderai pour rien au monde le plaisir de la victoire. Tricher ne me ressemble pas. Perdre encore moins. En revanche, je concède de faire durer un peu les choses. Je daigne feindre que la partie paraît plus ardue qu'elle ne l'est réellement. Alors que je peux triompher en trois coups, je m'amuse à le laisser me prendre tous mes pions. Je me délecte toujours de le battre avec un seul, le dernier, que je préserve. Ma pièce favorite : le cavalier.

Je me souviens parfaitement de la première fois où mon père m'a exposé les règles rudimentaires de ce jeu si ancien. J'avais immédiatement été séduite par l'ensemble. L'aspect esthétique m'avait bouleversée. L'échiquier noir et blanc, qui représente l'opposition entre deux forces, la lutte du bien contre le mal. Chaque mouvement importe, aucun déplacement n'est anodin et le moindre petit pion peut se révéler décisif. J'aime me sentir le chef de guerre d'une armée et démontrer mes compétences de stratège. Prendre d'assaut un royaume adverse et soumettre le vaincu. Poser mon talon sur la face d'un roi, même symboliquement, fait naître en moi la sensation exquise de l'invincibilité. La conquête me grise comme rien d'autre ne sait le faire.

« Tu prends les blancs ma chérie, comme toujours ? »

« Comme toujours. »

Non que je me sente particulièrement tournée vers la force lumineuse de la probité. J'ai toujours trouvé le blanc plus beau, plus saillant et attractif. Il me va mieux au teint, voilà tout.

Papa commence toujours de la même façon. Même quand il tente de varier un peu son attaque, rapidement, il se replie sur des stratégies grossières et d'une banalité confondante. Je trouve cela extrêmement attendrissant.

Et rassurant. Mon père fait partie de ces êtres humains à l'extrême fidélité, si constructive. Il ne me déçoit jamais, structure mon quotidien de repères bien rodés qui stabilisent ma psyché en surmenage permanent.

En le voyant avancer ses coups, je ne peux m'empêcher de sourire. À la différence de beaucoup de joueurs, il n'hésite jamais à utiliser rapidement sa reine.

« Qu'est-ce que tu dis de ça, jeune fille ? »

Alors que j'allais lui répondre, saisissant le cavalier blanc à ma droite, un craquement douloureux déchire ma tête. Une lumière aveuglante zébre ma vision du jeu et je me sens entraînée dans un ailleurs qui, bizarrement, ne me semble pas inconnu. Engourdie, l'œil lointain, je me retrouve haletante, au beau milieu d'un décor cataclysmique. Ma respiration est laborieuse. L'air, suffocant et lourd, sclérose mes poumons et ma gorge.

Je découvre autour de moi un monde de chaos. Partout, des gens hurlent, courent en tous sens, affolés et épouvantés. Certains sont blessés, meurtris, en flammes. D'autres paraissent difformes, couverts de chancres et de pustules ignobles. La terre et le ciel se confondent dans leur teinte de cendre. Le sol craque, comme sous la pression d'un enfer sous-terrain, et l'on voit, ça et là, en jaillir les eaux. Une marée progressive condamnerait inmanquablement les fuyards à la noyade. Une lumière violente attire mon regard vers le ciel et je vois alors des boules de feu en tomber, comme catapultées avec une force inouïe sur la terre en souffrance. J'entends tout à coup une voix rauque et profonde m'interpeller dans un hurlement. Elle couvre les clameurs et le déchaînement des cieux.

« Alice ! Alice ! »

Je me retourne vers elle et croise le regard le plus sombre qu'il m'ait été donné de voir. Un garçon ténébreux et d'une beauté inquiétante, juché sur un cheval d'un rouge flamboyant irréel, me crie de me servir de mon arc. En baissant les yeux sur mes mains, j'y découvre effectivement une arme. Quand, stupéfaite, je regarde à nouveau celui qui est vraisemblablement mon acolyte, il me fait un signe de la tête. Sa bouche décidée est barrée d'une cicatrice qui ajoute à son charme plutôt que de l'altérer.

Tout en donnant un coup de talon, je réalise que je chevauche moi aussi une monture. Blanche, immaculée même. Je sens ses flancs nerveux entre mes genoux. J'attrape instinctivement une flèche, dans le carquois attaché contre mon dos, et bande mon arc. Mon trait, sûr et déterminé, atteint la poitrine d'un homme. Ma victime me lance un regard incrédule, interrogateur. Un regard qui exprime toute la souffrance du monde face à mon geste si gratuit et incompréhensible. Je l'observe avec stupeur, comme si ce n'était pas ma main qui venait de frapper. Comme si ce n'était pas ma volonté qui venait de s'exécuter. Des larmes me montent aux yeux quand une autre voix, si familière et lointaine, m'appelle.

« Alice ! Alice ? Dis-moi quelque chose ! Alice, qu'est-ce qu'il t'arrive ? Mais parle, bon sang ! »

Les choses reviennent à la normale. Je retourne à la réalité, cette réalité-ci, aussi subitement que j'en ai été arrachée. Les battements de mon cœur décélèrent progressivement et je cherche péniblement à retrouver mon souffle. La vision de l'inconnu agonisant me hante. Elle se superpose à l'image de mon père, qui me tient fermement par les épaules et me secoue sans s'en rendre compte.

## APOCALYPSIS

« C'est bon, papa, ça va. Je t'assure... Je ne me suis pas sentie bien, tout à coup, mais là c'est bon. Je n'ai peut-être pas assez mangé, c'est tout. Je... Je vais aller me coucher. »

Les yeux écarquillés et inquiets, il hoche la tête en signe d'approbation. Il se lève pour m'escorter, mais je lui fais signe que c'est inutile. Ça va, maintenant. Du moins, j'aurais aimé m'en convaincre. Une fois arrivée dans ma chambre, adossée à ma porte close, je réalise que je tiens toujours dans mon poing serré une pièce de l'échiquier. Mon cavalier blanc. Je le regarde, encore un peu tremblante mais plus intriguée qu'effrayée.

Que vient-il de se passer ? Et pourquoi ne suis-je pas plus surprise ? Quelque chose, en mon for intérieur, a « reconnu » cette situation. Quelque chose, ou quelqu'un, en moi sait qui est ce cavalier rouge.

La tête lourde, je me sens acculée d'une fatigue brusque et pesante. Vaincue, je m'allonge sur mon lit, sans prendre le temps de me déshabiller ou de me glisser dans mes draps. La torpeur m'engourdit tout à coup et je sombre dans un sommeil sans rêves.



## À SUIVRE...